

sera peut-être pas fâché de comparer la manière dont les deux poètes ont manié le même sujet. Si l'on ne fait attention qu'aux paroles, au style, à l'énergie poétique, la balance penchera sans doute du côté de Manilius. Quant au fond, on ne trouvera pas la sphère d'Aratus dégradée par les rêveries astrologiques que Manilius nous a débitées avec tant de confiance : mais on n'y trouvera pas non plus ces prologues, ces épisodes, ces descriptions, qui peuvent faire excuser dans Manilius l'astrologie qui les a amenés. — Aratus n'étoit pas plus astronome que Manilius ; il a suivi Eudoxe, & n'a suivi qu'Eudoxe ; en conséquence, il ne se contredit point, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit exempt d'erreurs. Il copie presque toutes celles d'Eudoxe, comme Hipparque l'a démontré.

Ce poème grec, si peu estimé de quelques modernes, a échauffé la verve de trois anciens ; ils l'ont adapté à la muse latine. Le premier est Cicéron : il étoit jeune, il est vrai, quand il traduisit Aratus en vers latins ; mais la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre *De la nature des dieux*, prouve que dans un âge avancé il ne défavoit pas ce fruit de sa jeunesse. Cicéron fut un excellent orateur, mais il ne fut pas mauvais poète ; & l'on auroit tort de le juger précisément sur ce vers devenu trop fameux pour sa gloire :

*O! fortunatam natam me consule Romam.*

Au reste, il ne s'agit point de comparer Cicéron à Virgile ; on sait bien que l'espace